

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN

— G. GARNIR

— L. SOUGUENET



PAUL TRASENSTER

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRÉE
ET LA GAÏTÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

TROWER'S PORT
TELEPHONE 8 8116



Les gourmets préfèrent le

Grand Crémant

le meilleur et le moins cher

DE TOUS LES VINS MOUSSEUX
JUSQU'ICI IMPORTÉS DE FRANCE

COLIN-ARCO, 62, rue de l'Abondance, 62, BRUXELLES

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

..... BRUXELLES

Café-Restaurant

DE PREMIER ORDRE

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

... BRUXELLES ...

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

25 - 29 - 41 - 43 - 45 - 47, RUB MONTAGNE-AUX-HERRBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS * BOWLING * SKATING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	Un An	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux n° 14.464
	Belgique	fr. 30.00	16.00	9.00	
	Étranger	» 35.00	18.50	—	

PAUL TRASENSTER

A ce moment, on regarde du côté des grands capitaines de l'industrie. N'était qu'ils n'ont pas de panache ou d'uniforme, ils prendraient, dans l'attention universelle, la place qu'eurent les généraux pendant la guerre. En Allemagne, l'activité brouillonne d'un Ludendorff, quelle efficacité a-t-elle, comparée à l'action tenace, persévérante, consciente d'un Stinnes ? Quand on voit fumer les cheminées d'usines de la Prusse rhénane, au-dessus de la plaine monotone, on se dit que l'avenir s'élabore plus dans les antres noirs du fer, du charbon et de l'acier, qu'autour des tapis, probablement verts, de la diplomatie ou bien des cartes où de vieux militaires s'obstinent à un Kriegspiel sénile. L'action future de la science industrielle ne sera pas non plus limitée à cette paix qu'il s'agit de gagner contre la volonté, imbécile et mal formulée, des diplomates. On sait, à n'en point douter, que la prochaine guerre sera — si le bon sens universel n'arrive à tuer la guerre — sera une guerre d'ingénieurs, de chimistes, d'électiciens.

Voilà pourquoi nous faisons connaître l'aspect physique d'un des maîtres de l'industrie liégeoise. De celui-ci, pas plus que de ses collègues, l'anecdote n'est fréquente. Leur vie est aussi discrète que leur costume, à ces maîtres de l'heure. Il faut vraiment un sentiment confus des réalités pour qu'on parle d'eux au delà des noires enceintes des hauts-fourneaux et des terrils où ils règnent. Jadis, on aurait pu demander, au hasard, à un Bruxellois, quelques noms de grands industriels nationaux. Il les ignorerait presque autant que ceux des académiciens. Quelques noms auraient surnagé sur le lac de son indif-

férence : Warocqué, à cause d'une légende dorée ; Valère Mabille, à cause d'une barbe fleurie, d'une légende royale et d'un mécénisme infatigable et charmant ; Greiner... Oui, c'est Greiner, le seul dont le nom était connu dans tout le pays, Greiner installé, par un symbole significatif, dans le palais des princes-évêques ; Greiner, une dynastie dont on est fier en Belgique comme des usines Cockerill.

Depuis la guerre, deux noms ont été mis en vedette, mais pour des raisons qui sont nettement différentes : Boël et Coppée... Nous ne comparons pas.

Cependant, si Cockerill étend sur la rive droite de la Meuse son glorieux nuage de fumée, Ougrée-Marihaye couvre de son ombre la rive gauche. Et Ougrée-Marihaye, c'est Trasenster.

???

Là-bas on vous dit : « Ougrée-Marihaye dépasse Cockerill ». Voire. La charte d'Ougrée est moins multiforme que celle de Cockerill. Mais, si le public parle ainsi, c'est que, peut-être, il s'intéressera bientôt autant qu'à un match de cyclistes à ces rivalités des demi-dieux du feu et de l'acier.

Simple sagesse. Il faut s'y intéresser, il faut essayer de comprendre, bien que les échanges, la statistique, les tarifs protecteurs, l'économie politique, tout cela constitue une science un peu hermétique. Il y a pourtant des choses bien claires : la vie chère est un problème qui nous touche tous et nous savons tous comme elle est liée à la question du change. Le remède c'est, dit-on, produire, produire. Oui, mais les huit heures ? Oui, mais les hauts salaires ? Le conflit

PATE PECTORALE DANIEL
guérit la **TOUX** Fr. 3.75 la grande boîte dans toutes pharmacies

entre le patron et l'ouvrier est à peu près fatal. Chacun a le droit de défendre son intérêt, à la condition qu'il ne perde pas de vue l'intérêt général. Ce devoir incombe plus au patron, parce que plus éclairé. Cependant, il faut bien demeurer dans le domaine des possibilités. Et qu'importe à l'ouvrier le très haut salaire d'un jour, si par la suite il fallait chômer six jours par semaine ? Il y a des lois d'airain avec lesquelles on ne peut ruser.

On peut préconiser aux patrons une générosité qui serait après tout la meilleure des habiletés, et d'ailleurs tout doit être fait pour prévenir la haine aveugle, celle qui ruine avec indifférence les intérêts les plus contraires en conflit; mais l'industrie, le travail, les marchés internationaux n'ont que peu de rapports avec la philanthropie. Il ne servirait à rien de distribuer également aux pauvres et aux faibles toutes les richesses et toutes les forces de la terre. Une sotte égalité y trouverait seule son compte dans l'affaiblissement et la veulerie générale.

???

Oui, dans ce temps où les arguments se contredisent, où les voix montent, les décisions seront prises dans les noirs donjons de l'industrie et, si menacés soient nos féodaux, on sait bien qu'on ne les remplacerait pas par tout le génie de M. Vandervelde et l'éloquence de M. Jacquemotte. La nature, qui se rit des théoriciens, impose, hélas! des maîtres aux hommes, à peine de diminution et de régression. C'est peut-être vrai en politique, c'est indubitable en industrie, et les démonstrations russes n'infirment point cette affirmation.

La « grande » politique, celle que mijotent les Talleyrands de la rue de la Loi, ne doit pas moins compter avec la « haute » industrie. Voici le traité avec le Luxembourg. Cela parut bien simple à régler sur l'air de la Brabançonne, après l'armistice: « Frères retrouvés, nous vous tendons les bras! » Les frères n'ont pas bougé. On leur envoya Charles Bernard, le plus séduisant des diplomates officieux; il leur cita Verhaeren et Elskamp, il fut insinuant, merveilleux... mais les frères étaient sourds. Comme ils étaient insensibles à la Brabançonne et à la poésie, on leur fit un de ces beaux petits traités qui mettent l'eau à la bouche. Oui mais, d'Ougrée-Marihaye partent des mots, ou plutôt des chiffres inquiétants — et la question se pose si, pour acquiescer des frères rétifs, il faut compromettre des revenus fort réels.

???

On voit que tous les domaines sont maintenant annexés à l'usine et que l'avenir s'élabore dans les creusets de l'acier. Nous ne raffolons pas de cette

civilisation noire et rouge, avec ses lois impitoyables; les temps étaient plus charmants quand Tityre jouait de ses pipeaux sous un hêtre; au moins aimons-nous à savoir que les intérêts, les durs intérêts précis, sont en bonnes mains.

Gustave Trasenster ne se paie pas de mots en politique, non plus qu'en industrie; une pénible affaire, où il dut se défendre jadis contre une foule déchaînée, montra qu'il n'hésite pas non plus à prendre des décisions impériales. Il vaut peut-être mieux, pour l'ouvrier, des patrons de ce genre que des volontés molles, encore que bien intentionnées.

Les Trasenster sont d'une vieille famille liégeoise. Le Journal de Liège leur appartient ou leur a appartenu par l'héritage de leur aïeul Desoer, imprimeur du prince-évêque, et fut dirigé, longtemps, par Paul Trasenster, ingénieur et député, à qui on doit un livre intéressant sur l'Amérique.

Des Wallons, des Liégeois, augmentent la puissance de leur race, de leur terre. Ils sont chez eux, parmi les leurs, et du pays. Cela explique un rayonnement d'action, une façon de s'entendre, une compréhension des intérêts les plus discords.

C'est un des côtés séduisants de la grande industrie de Liège et de Seraing. C'est, disons-nous; nous devrions peut-être dire: c'était. Dans toute région industrielle, il y avait le patronné dans le pays; s'il ne connaissait pas tout son monde, il connaissait la race et savait lui parler.

L'ouvrier, d'autre part, se sentait solidaire du patron, de la maison du pays même. Le patronat en a-t-il abusé ?

En tout cas, maintenant c'est partout la société anonyme en face du syndicat anonyme. De grandes forces se confrontent; il est à craindre que des animosités foncières les empêchent de voir leurs vrais intérêts. En fin de compte, c'est la guerre. Et la force résout le conflit.

Les récents événements d'Ougrée-Marihaye sont assez caractéristiques de cet état de choses.

Pour nous qui croyons à la nécessité d'un peuple éclairé, éduqué, policé — et qui conséquemment lui souhaitons bons salaires et loisirs, nous sommes convaincus que, sans des chefs ingénieurs, entrepreneurs actifs, il s'en irait vers l'inertie, l'éparpillement et la mort; nous suivons avec angoisse un conflit où il semble déjà bien tard pour qu'on vienne prononcer utilement des paroles raisonnables.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

AVIS

N'ayant pu obtenir le renouvellement de notre bail, nous nous voyons forcés de liquider notre stock avec Grand Mahais

BERGHS-HESBAIN

Joillier

Rue Neuve, 4, BRUXELLES



A Charles de Habsbourg, EX-EMPEREUR ET ROI

Quelleque part, entre la Hofburg et Sainte-Hélène
Sire,

Il paraît que ce titre ne vous appartient plus. Vous n'êtes plus rien : ni Empereur, ni Roi, ni Autrichien, ni Hongrois. Êtes-vous encore un prétendant ? Avez-vous encore un nom ? Mais quoi ! On dit bien : « Monsieur le ministre » à des parlementaires hors d'usage qui ne portent ce titre qu'un jour ; nous pouvons bien dire : « Sire » à celui qui fut le dernier des monarques...

Car vous avez été le dernier des monarques, ô Charles de Habsbourg ! Il existe bien, de par le monde, quelques fonctionnaires constitutionnels qui portent le titre de roi. Mais vous seul représentiez encore ce qui restait de droit divin dans le monde ; vous seul portiez le sceptre et la couronne, le glaive, la main de justice et le globe impérial ; vous étiez Empereur et Roi, non par la tolérance du peuple, mais en vertu d'un principe qui fut sacré : « Mon » principe, » disait votre cousin, le comte de Chambord, qui en mourut...

???

Il y a toujours quelque chose d'amer et de douloureux dans le spectacle d'un grand passé qui s'écroule. C'est un très grand passé qui s'est écroulé sur votre tête chélieve : la couronne de saint Etienne, la plus vieille race royale du monde, les derniers souvenirs du Saint-Empire,

Et le plus navrant, c'est que cet écroulement s'est fait presque sans bruit : un frémissement d'ailes — qui n'étaient pas celles d'un aigle — un peu de poudre aux moineaux, quelques dépêches contradictoires, un peu d'espoir déçu, pas mal de ridicule... et en voilà pour une éternité.

Car, maintenant, c'est bien fini. Sire, il y a un mois, vous étiez encore un principe, une espérance ; un peuple généreux, atterré et naïf, mettait en vous sa foi dans son relèvement. Les fils de ces fidèles Hongrois qui, jadis, s'étaient écriés, en levant leurs sabres pour en faire une voûte au-dessus de la tête d'une de vos aïeules : « Mourons pour notre Roi Marie-Thérèse ! » étaient prêts à mourir pour vous. Ils avaient oublié la férocité avec laquelle votre sinistre grand-père avait réprimé leur insurrection de 1848 ; ils voulaient bien mourir pour vous... Mais, tout de même, pas trop sottement. Dire qu'il vous eût peut-être suffi d'attendre votre heure, Sire ! Il était possible que le Temps travaillât pour vous ; vous aviez encore quelques sympathies en Europe. « Pauvre jeune homme ! » disait le général Franchet d'Esperey, en parlant de vous. Et la France, bonne fille, répétait : « Pauvre jeune homme ! » Mais, tout de même, elle n'eût pas toléré que le pauvre jeune homme remît le feu aux poudres. Est-ce que vous n'avez pas compris, Sire ? Il eût fallu comprendre.

Quelle mouche vous a donc piqué ? On dit que c'est la question d'argent qui vous a fait perdre la tête. Il paraît que vous ne pouviez même plus mettre au clou les dia-

nants de la Couronne. La Belgique elle-même ne revendique-t-elle pas le collier de la Toison-d'Or ? Il est vrai, la déche est une chose pénible, surtout quand on n'en a pas l'habitude. Mais un prétendant doit savoir être pauvre. Le dernier des Stuarts, le romanesque Charles-Edouard, portait des habits troués aux coudes. C'est une belle auréole pour un roi détrôné que celle de la misère. Êtiez-vous donc si petit bourgeois que vous ne saviez pas la supporter ?

???

Mais n'insistons pas : ces choses, on vous les a trop dites. Nous aurions quelque honte à figurer parmi les graves censeurs qui se dressent autour de votre folie. Vous payez pour toutes les fautes, pour tous les crimes d'un régime et d'une race ; vous payez pour les patriotes italiens, tchèques, hongrois, serbes, bosniaques, qui ont expié leur désir de liberté dans les prisons de Metternich. Vous payez pour la race sanglante dans l'histoire de laquelle les crimes privés alternent avec les crimes publics. Vous payez pour François-Joseph qui a voulu la guerre universelle... Mais pourquoi payez-vous seul, pauvre petit ? Tandis que l'autre, à Doorn, joue au billard et fend son bois...

Tout de même, votre aventure complète le spectacle de l'injustice et de l'immoralité de la guerre. Cette guerre, vous n'y étiez pour rien ; vous l'avez trouvée dans l'héritage du sinistre grand-père ; vous avez même eu quelque velléité de l'arrêter. Et pourtant, c'est vous seul qui payez, vous et ce pauvre peuple de Hongrie que vous avez failli entraîner dans le désastre total. Il y a des coupables qui, au dernier moment, ont pu habilement se défiler sous le drapeau yougo-slave, tchéco-slovaque ou polonais. Tel courtisan, qui fut du célèbre conseil de la Couronne où se décida la guerre, trouva moyen d'être ministre dans un des Etats héritiers et de participer à la curée. Vous, et les fidèles Hongrois, et les frivoles Viennois, vous êtes restés les derniers pour recevoir les coups, payer les dettes et pleurer sur les ruines. Tant de disgrâce n'aurait-elle pas dû vous valoir quelque pitié ? Pas même. Voici que l'opérette vous guette ; l'opérette et le cinéma.

Il y a un peu plus de cent ans, un autre qui, aussi, fut Empereur et Roi, un autre qui, comme vous, logea à la Hofburg et à Schönbrunn, connut un écroulement semblable au vôtre. Mais celui-là, ce n'était pas un héritier, c'était un ancêtre. Celui-là aussi revint d'exil trop tôt, et manqua son coup. Mais il eut la manière. Quand il tomba, personne ne songea à sourire. C'est de peur que la vieille Europe fut secouée, quand il tomba... Aussi, quand il fut question de l'interner, choisit-on Sainte-Hélène. Il ne sera pas question pour vous d'un rocher désert, mais tout au plus d'un petit jardin. Pourquoi pas à Bougival ? C'est un lieu charmant pour un Empereur d'opérette...

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

FABRIQUÉ DANS LES USINES
DU « SUNLIGHT SAVON »

**SAVON EN
PAILLETES
POUR TOUT
LAVAGE
DÉLICAT.**

LUX

P. LETART

RUE NEUVE, 68

ROBES ET MANTEAUX

Bruxelles (Tél. B 5740)

Liège-Namur

Nous mettons, dès ce jour, en recouvrement à la Poste ceux de nos abonnements qui expirent à la fin du mois prochain.

Nous prions nos abonnés de faire bon accueil à la quittance qui leur sera présentée, afin d'éviter des frais inutiles.



La Conférence de Washington

Tous les grands parlementaires, tous les grands diplomates, tous les grands journalistes qui prétendent au beau titre d'hommes d'Etat et s'efforcent de réajuster le traité de Versailles, se sont réunis à Washington. C'est un nouveau grand congrès diplomatique. On y parlera des choses les plus graves : la question du Pacifique, le désarmement, et, peut-être, qui sait ? des dettes de l'Europe.

Les illustres gazetiers, qui ont parfois l'honneur de prendre une tasse de thé avec Lloyd George ou de serrer l'auguste main de Briand, sont pleins de l'optimisme que commande une bonne traversée effectuée dans les conditions les plus avantageuses. Les hommes d'Etat ont le sourire. Briand a maté son opposition; ça durera ce que ça durera, mais on connaît le mot de Constans : « En politique, il ne faut jamais regarder au delà de six mois. » Quant à nos Belges, ils ont la joie de faire figure parmi les délégués des grandes puissances.

Pendant quelques jours, tous les augures qui vaticinent sur la politique étrangère et tous les orateurs officiels vont nous assurer qu'on prépare à Washington le bonheur du monde; cela fait partie du système de flagornerie que l'Europe, ruinée et peu fière, pratique envers la riche Amérique.

Qu'y a-t-il sous cette parure de mots ? Dès à présent, ceux des diplomates européens qui, vivant depuis longtemps à Washington, connaissent bien le milieu, ont prévenu leur gouvernement qu'il n'y a pas d'illusion à se faire. Les Américains ne permettront pas que l'on aborde les questions qui n'ont pas été inscrites au programme de la Conférence, c'est-à-dire les questions économiques; ils ne veulent, à aucun prix, entendre parler de la mise en commun des dettes de guerre ou des questions de change : que l'Europe se débrouille ! Quant à la question du Pacifique, ils s'arrangeront pour que l'Europe s'en occupe le moins possible, et nous aurons grand-peine à

empêcher des accords partiels, qui créeraient de nouvelles fissures dans le bloc des Alliés.

Reste la question du désarmement. Ça, c'est l'air de grosse caisse que l'on joue en manière de parade. Au fond, ni les Anglais ni les Américains ne veulent entendre parler du désarmement naval; ils seront donc bien forcés d'admettre que la France tienne le même langage quand il s'agira du désarmement terrestre. Comme il faut bien que, pour la galerie, une conférence du désarmement se termine par quelque chose, on arrivera à de vagues accords sur l'emploi des gaz asphyxiants, le bombardement des villes ouvertes et autres points qui avaient jadis été plus ou moins envisagés à La Haye — ce qui n'a pas empêché les Allemands de commettre aucune de leurs atrocités.

« Mais alors, pourquoi cette conférence ?

— Voici une explication américaine : cette Conférence, c'est la grande pensée du règne de M. Harding, qui a toujours été fort jaloux du rôle « mondial » joué par M. Wilson. M. Wilson a été à Paris, où il a fait figure d'arbitre; c'est de moins ce qu'il a dit aux Américains et ce que les Américains se sont figuré. M. Harding a voulu battre ce record : c'est pourquoi il a fait venir l'Europe en Amérique. Les Briand, les Lloyd George, peut-être même les Jaspars, se sont parfaitement rendu compte de ces dessous, et, comme tous croient avoir besoin du Président, comme tous lui font la cour, à lui et à ses dollars, ils ont voulu lui faire plaisir en se rendant en personne à son invitation. Foch, Briand, Viviani, Lloyd George, cela fait à Harding un cortège triomphal que n'a jamais eu Wilson.

Et les peuples paient les frais...

La Taverne Richelieu

Son ouverture, samedi dernier, fut, comme cela avait été prévu, magnifique. Il est vrai de dire que la direction de la nouvelle taverne avait réalisé toutes ses promesses : La compagnie fut de bon ton, l'accueil cordial, les consommations superbement servies et enfin le restaurant digne des plus fins connaisseurs et gourmets... La Taverne Richelieu, dans ces conditions, soit avant, soit après les théâtres, est toute désignée désormais comme le meilleur endroit de rendez-vous.

Les relations économiques franco-belges

A quoi bon le nier ? Ça ne va pas. De part et d'autre, on prononce de beaux discours, pleins de cordialité. Le bon public, le public désintéressé, qui sent, d'instinct, que les deux nations sont faites pour s'entendre dans tous les domaines, qu'il y va de leur sécurité et de leur prospérité, applaudit; mais il y a un ou plusieurs mauvais génies qui s'arrangent toujours pour brouiller les cartes. En attendant qu'on s'entende, on se fait une guerre de tarifs, dont les Anglais et les Boches profitent.

Les industriels français, ceux du Nord particulièrement, y sont bien pour quelque chose. Protectionnistes ardents, ils confondent l'intérêt de leurs petites et grandes affaires avec l'intérêt national; mais le gouvernement

belge, avec ses linasseries, ses timidités, ses arrière-pensées, a aussi de graves reproches à se faire.

Une entente économique franco-belge comportait, de la part de l'industrie française, d'importants sacrifices, c'est incontestable. Ces sacrifices, le gouvernement de la République, en 1916, une première fois, en 1919, ensuite, était prêt à les exiger et à les obtenir, quitte à trouver des dédommagements pour les industries trop gravement lésées, tant il tenait à une entente étroite avec la Belgique.

Mais il fallait, pour cela, qu'il pût compter sur la Belgique dans toutes les constatactions internationales. Or, nos grands hommes se sont méfiés : ils ont eu peur de la « portugalisation ». Tout imprégnés de traditions désuètes, ils ont cru malin de tenir la balance égale entre la France et l'Angleterre : ils ont voulu tout obtenir sans rien donner. De cette façon, ils ont fait le jeu des protectionnistes français, ennemis de l'accord, et tout est demeuré en suspens.

Résultat : les exportations de la Belgique en France ont diminué de moitié. M. Jaspas joue le rôle d'arbitre, ou croit le jouer, mais nos industriels paient les frais...

M. Vande Vyvere à la Justice

Quand les ministres socialistes sont partis en claquant les portes, beaucoup de gens se sont félicités qu'enfin Vandervelde lâchât le portefeuille de la justice. Notre naïve bourgeoisie lui attribuait complaisamment tous les méfaits du gouvernement et tous les malheurs des temps ; quand la cuisinière, ayant manqué le rôti, se montrait, par-dessus le marché, insolente avec Madame, c'était la faute à Vandervelde. Reste à voir si nous n'aurons pas perdu au change.

D'ici le 20 novembre, M. Vande Vyvere n'aura pas le temps de faire trop de mal. Mais comme les catholiques participeront certainement au gouvernement de demain, le danger est que cet activiste plus ou moins déguisé ne reste au ministère. M. Vande Vyvere est l'homme des régiments flamands, l'homme qui a dit que parler le français en Flandre, sans une absolue nécessité, c'était une faute. S'il gardait le portefeuille de la justice, nous assisterions à une flandamandisation méthodique de la magistrature.

Quand l'Etat fera 99 p. c. d'économies

c'est qu'il imitera les abonnés de l'Action Intellectuelle, qui, pour 15 francs l'an, lisent les 365 derniers livres parus, 61, rue de la Madeleine, Bruxelles.

Colloques, collocables, colloqués

Ce juge, sous Louis XIII, disait :
« Donnez-moi trois lignes de l'écriture d'un homme, et je le ferai pendre. »

Nous avons marché, depuis lors : il suffit aujourd'hui d'un mot pour faire colloquer un citoyen.

Prenez, par exemple, le député socialiste Demblon ; dites-lui, en souriant :

« Bonjour ! »
Il sursautera. Il vous répondra :

« Non, le jour n'est pas bon ! Vous provoquez la classe ouvrière : le jour ne sera bon pour elle que quand la bourgeoisie et le capitalisme, définitivement écrasés, etc. »

Cet homme est atteint de provocabilité aigüe, c'est évident. Et cependant, il circule en liberté

Qu'un autre citoyen — ceci se passe en la bonne ville d'Ath — ait un œuf à peler avec un concurrent social, on vous le colloque bel et bien pour le suave motif : « Folie de la revendication ».

A Ath, le commissaire est Bonenfant. Mais le ministre, le parquet et le gendarme sont sans pitié...

Dernières nouvelles du Portugal

Aucun président de république n'a été assassiné, cette semaine, à Lisbonne.

Le Centaure

C'est le nom d'une galerie d'art, rue du Musée. On y poursuit moins un but commercial que celui de faire mieux connaître l'art contemporain. L'effort est ingrat, mais ces tentatives sont intéressantes et méritent mieux que l'indifférence du public.

Après une exposition belge et une exposition française, où brillent Luc-Albert Moreau, J. Marchand et Segonzac, on annonce des Salons A. de Kat, Robert Lotiron et A. Saverys.

L'exposition française est ouverte jusqu'au 6 novembre.

Pertes parlementaires

M. le député Sicard avait perdu sa médaille parlementaire, il y a quelques mois, dans un endroit où, quelquefois, l'on perd sa santé et, quelquefois aussi, autre chose.

M. de Bontridder avait été soulagé de son insigne au promenoir d'un de nos grands music-halls.

M. Lombard vient de se laisser enlever le sien sur la plateforme d'un tram.

Ainsi se réalise l'union sacrée dans le pickpocketisme passiviste.

Un de nos meilleurs compositeurs s'occupe à développer en trio et à harmoniser la phrase bien connue de Valentin dans *Faust* :

O sainte médaille,

Qui me viens du questeur !

La première répétition aura lieu, dès la rentrée, dans la salle d'accords du Palais de la Nation.

Le ministre Devèze poète

On ignore assez généralement que M. Devèze, avant de « tomber » Ansele, taquina la muse. Dans *La Lutte*, revue d'art catholique (juillet 1900), on trouve les vers suivants, signés du nom de notre sympathique ministre de la défense du drapeau national :

Douleur, sombre déesse au glaive impérial,
Amante échevelée, éternelle maltresse,
Qui me tins chaque soir pâmée sous ta caresse
Et posas sur ma chair ton baiser glacial.

... Lorsque viendra l'heure où tout se termine,
N'attends pas d'avoir vu mon regard se fermer ;
Enfonce-moi d'un coup le glaive en la poitrine
Et laisse-moi mourir d'avoir voulu t'aimer !

L'entourage du jeune poète prit heureusement soin, à cette époque, de briser le glaive qu'il demandait qu'on lui enfonçât dans la poitrine... Belle préface antithétique au drame postérieur du fusil... dont le bris, maintenant, l'alarme et le révolte.

Par téléphone

Un coup de téléphone, hier, à Mgr Keesen.
« Allo ! Allo !
— Ah ! bien, qu'échequechet mettenââ ?
— C'est « Pourquoi Pas ? » Monseigneur.
— Ah ! c'est Porquæ paa ! Wè ! wè ! ! Ye souis cothâ de vous avoir une foë auboudfil. C'est déjà lottâ qu'on l'a plus klappé assâbel. Keskiif, do ?
— Nous voudrions, Monseigneur, avoir votre opinion sur les prochaines élections.
— De z-ekchons ? Lèchez moâ trâkill, espa, molami ! Moâ, ye souis toujours sûr d'être relommé ; alors les autres, kisdébrouillent : ye n'ai pas d'affaire avec ! L'ai bien do z-otres chaoues à passer pour le momâ. Ye m'okkuup do relèvemâ de jeûes fills mileures corrompues par le enema. J'espère pouvoâr fonder bientôt un despâaire oûskelles trouveront une nouurrure sustâchelle : des dames gilereuses et bienfesâtes leur donneront tous les soûs que comporte leur état avâché. Yayoute... (un assez long silence. — Sonnerie). Ye vous demande pardon : on avait coupé la kokenekachon...
— C'est la demoiselle du téléphone qui s'est effrayée. Monseigneur : ne dites plus a yayoute a !
— Tené, tené, ça est ââcor une cose que jeliormais : je vous remerchie. Je vous disais donc que nous avons en vuve, pour nos jeûes elêfes, l'hujûene môrale dâ tout ce qu'elle a dpluzetâdu. Il y a deza pluss que 41 inskrupchons au sekretâria. Cette foâchi, on dira plus que nous nous chommes lèches âtreen sur une fosse pisse.
— Assurément non, Monseigneur !
— C'est déjà bon, molami. On a assez klappé. Je vous avoâ ma benedekchon : Nomdepersaintesprinsoitil. »

La Buick 6 cylindres

Examinez attentivement son moteur, soupapes en tête, son équipement électrique, son pont-arrière, ses ressorts « cantilever », le fini de sa construction, et vous comprendrez son succès auprès des connaisseurs belges.

Espérance et chose future

Il n'est pas un étudiant en droit qui ignore la différence existant, en droit romain, entre la vente d'une chose future et d'une espérance. La théorie est généralement illustrée par l'exemple de la vente d'une récolte non encore moissonnée et du coup de filet d'un pêcheur.

Un vieux professeur, très digne et fort savant, interrogeait, à Liège, un étudiant qui semblait ignorer la question, lorsque subitement l'étudiant puisa, dans la vie romaine, l'exemple suivant : « La vente d'une espérance ? La vente d'une esclave vierge. Celle d'une chose future ? Celle d'une esclave enceinte ».

L'austère professeur dut s'incliner, mais il ajouta : « Si votre exemple est rigoureusement exact au point de vue juridique, je dois dire, Monsieur, qu'en fait, il est bien peu correct ».

Calculez donc

Ce que vaut notre franc dans les pays qui produisent... Et vous viendrez à la Japy, la machine à écrire française. Demandez références à G. G. Abels, 62, Montagne aux Herbes Patagères. Tél. B. 415.73.

Manifestation confidentielle

Un de nos amis qui se trouvait la semaine dernière à Liège, y a assisté, vers 11 heures du soir, au curieux spectacle d'une manifestation publique et confidentielle. Un groupe de trente à quarante civils des deux sexes arriva sur la place St-Lambert dans un silence impressionnant et comme marchant à pas feutrés. Ce peloton était précédé d'une banderole tendue sur deux perches, où l'on lisait : « Nous voulons la grâce de Sacco et Vanzetti », plus une formule comminatoire, que nous avons oubliée, à l'adresse du capitalisme.

Communistes et anarchistes liégeois avaient battu le rappel de leurs partisans et cela avait abouti à la mise sur pied des manifestants susmentionnés. Les agents qui encadraient le groupe étaient, au moins, trois fois aussi nombreux que les muets protestataires !

Un des agents fut interpellé par un échevin qui passait par là par hasard, au moment où, la manifestation terminée, on roulait la toile autour de l'une des perches.
— Il n'y a pas eu d'incident ?

— Aucun, Monsieur l'Echevin. Cependant, si : nous avons un moment perdu la manifestation, du côté du Pont d'Avroy ; heureusement nous n'avons pas tardé à la retrouver...

Boules noires

Quatre jolies « boules noires » de Ch. Dumercy, dans le dernier numéro du *Journal des Tribunaux* :

- Le pacifisme, c'est l'esthétique de la peur.
- Le socialisme, c'est la Mer Rouge devant la Terre promise.
- Les cannibales de la vieille roche ont horreur des dîners de famille.
- Les lois protègent les mœurs comme les affiches protègent les murs.

Sur Clemenceau

Les mots de Clemenceau sont toujours d'actualité journalistique. En voici deux qu'on nous garantit peu connus, mais authentiques. Comme beaucoup de bons produits, ils datent d'avant la guerre.

Un jour donc, Clemenceau étant en tournée ministérielle, on lui présenta un brave homme qui, comme tout le monde, quemandait une bonne sinécure. Plusieurs députés étaient présents et exposaient les titres du candidat.

« Monsieur le Président du Conseil, son arrière grand-père fut libéral sous Louis-Philippe... Son grand-père a vu 48... Son père fut républicain sous l'Empire, etc., etc. »

Le candidat lui-même s'agitait et dit à la fin, avec fatuité :

« Mon frère, M. le Président du Conseil, a fait la guerre de 70... »

Clemenceau, qui écoutait, morne, la tête sur le poing, se retourne :

« Et ta sœur ? »
Tête des assistants.

???

Il visite les Alpes-Maritimes (circonscription Arago). On est sur une hauteur, d'où l'on voit un fort vaste panorama. Un jeune fonctionnaire, qui a potassé son Biederker, appelle l'attention du Président du Conseil sur les bourgades pittoresquement disposées.

« Ces villages, Monsieur le Président, ont été construits pour protéger ces gorges contre l'invasion des Sarrasins... »

Et Clemenceau riposte avec légèreté :

« Eh bien ! ça a réussi... Je n'en vois pas un seul... »

???

Le *Gold Star Port de Priestley et C^o d'Oporto* a sa place dans toute cave choisie.

Une idylle

Ils étaient deux — jeunes, timides, et très amoureux. Lui, grand et fort, fils de riche fermier, déjà un peu dégrossi par le collège et déniaisé par le service militaire; elle, gentille, naïve, admirant son fiancé et toute à lui, par amour d'abord et parce qu'un fiancé, à présent, c'est une marchandise rare.

Ce jour-là, le jeune homme brûlait d'essayer un cheval que son père avait acheté à la foire, quelques jours avant, et il avait invité sa fiancée et sa sœur à prendre place pour une promenade aux alentours dans la petite voiture à laquelle on avait attelé le cheval.

Et les voilà partis à belle allure, lui sur le siège, « tenant les rênes », comme Hippolyte. Tout allait pour le mieux, lorsque, tout à coup, un bruit insolite, mais très caractéristique, se fait entendre. La conversation s'arrête; on se sent gêné, quand une seconde détonation se produit, suivie d'une salve, auprès de laquelle celle d'une batterie de siège eût semblé un air de castagnettes.

Le jeune homme a beau crier, élever la voix, faire claquer son fouet pour étouffer le bruit; c'est à croire que le cheval a avalé un accordéon.

Cramoisi, désespéré, le jeune fiancé abrège la promenade.

On revient à la ferme, et, comme il aide la jeune fille à descendre, il lui dit à l'oreille :

— Si j'avais su, vous comprenez... Je me demandais comment ça a pu se produire...

La jeune fille, rougissante, baissant les yeux, murmure :

— Ce n'est rien... ça peut arriver à tout le monde.

— Je ne sais pas ce qu'on a donné à manger à ce cheval!

— Comment ! C'était le cheval?...

— Mais oui, qu'avez-vous donc cru?

Elle ne répondit pas...

Taverne Royale — Bruxelles

Le Tea-Room de la Royale est devenu le rendez-vous de tous les amateurs de bonne musique.

Le concert donné chaque jour par l'orchestre Hotelmans est une sélection du meilleur répertoire.

Sur Alfred Jarry

Alfred Jarry était, au naturel, un être exquis et courtois. Ses amis seuls connaissaient sa délicatesse, sa sensibilité et l'orgueil très noble qui l'animait. Mais le public s'obstinait à lui prêter les traits du père Ubu et Jarry se laissait trop aller à ce jeu.

On peut dire qu'il mourut de s'être collé à la peau la tunique de son héros.

Un jour qu'il dînait chez de braves bourgeois, la dame de la maison, vers la fin du repas, lui dit :

« — Mon cher Monsieur Jarry, on m'avait raconté que vous étiez si extraordinaire, et même, parfois, fort grossier. Je constate, au contraire, que vous êtes très bien élevé et que vous ressemblez à tout le monde. »

— M...dre, répliqua Jarry, sachant ce qu'on attendait de lui, qu'on me rapporte incontinent le gigot ou, par ma cornégidouille, je vous fais tous décerveler. »

Quand le gigot reparut, Jarry le saisit des deux mains et se mit à le dévorer à pleines dents, comme un sauvage à la foire. Son hôte était aux anges et le pauvre père Ubu en fut quitte pour une indigestion.

???

C'est le triomphe de la dentelle et des tissus lamés : vous en trouverez un choix merveilleux à la Maison Vandepotte, 26, rue Saint-Jean.

Géographie physique

Le jeune X... à l'École militaire, après avoir été un sujet brillant, descend tout doucement au rang des cancras. La raison est qu'il cultive, en ville, une petite « connaissance » dont le souvenir délectable le distrairait aux cours. Ses parents ne savent rien, comme de juste, mais ses professeurs se doutent de quelque chose.

Aux examens de fin d'année, l'éliacien est ratiboisé dans les grandes largeurs. Il a été particulièrement déplorable dans l'examen de géographie, portant sur les voies fluviales de la Flandre.

« N'est-ce pas malheureux ! dit à l'examinateur le papa éploré. Je lui avais justement recommandé de bien approfondir le bassin de l'Escaut ! »

Alors, l'examinateur, finement :

« Etes-vous bien sûr, Monsieur, que votre fils ne s'est pas trompé de bassin ?... »

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Sophocle up to date

« Quand ma belle-mère viendra tantôt, dit en sortant le lieutenant à son ordonnance, tu lui diras que je n'ai pas pu l'attendre. Je vais voir *Œdipe à Colone*. »

Arrivée de la belle-mère.

« Madame, lui dit l'ordonnance, le lieutenant est parti pour l'Allemagne occupée. »

— Comment, pour l'Allemagne occupée ?

— Oui, il m'a dit comme ça de vous dire qu'il allait voir un type à Cologne... »

M. Vandervelde et « Crosse en l'air »

D'un curieux caractère d'opportunité, cette histoire que l'on nous conta. Elle prouve que ce n'est pas la première fois que l'idée du désarmement vaut à E. Vandervelde des déconvenues sérieuses.

C'était pendant la bataille de l'Yser.

A cette époque, il y avait, aux environs de Calais, un groupe de soldats belges à qui des gens mal inspirés avaient fait accroire que la guerre était finie, pour eux. « Vous irez, leur avait-on dit, vous reposer dans le Midi de la France et en Algérie. Vous avez assez fait : vous attendrez là-bas la fin des hostilités... »

Ces soldats, presque tous des vieilles classes ou pères de famille, prétendaient mordicus qu'on ne pouvait plus les envoyer au front et ne voulaient rien entendre.

Le gouvernement se décida à envoyer E. Vandervelde pour les faire revenir à de meilleurs sentiments.

E. Vandervelde commença par dire les souffrances endurées par le soldat belge : « Vous avez été sans pain, sans souliers ; vous avez combattu jour et nuit. L'univers a les yeux sur vous. (Acclamations prolongées.) Malgré cela, vous irez encore combattre sur l'Yser ; vous irez renforcer les rangs de vos camarades, et vous saurez mourir, s'il le faut. Oui, mourir ! »

Un moment de stupéfaction, puis une voix, en flamand : « Wa zeit them ? », puis une autre : « Da we al kapot moeten, da we nog moeten gaan vechten » (1).

Alors, il y eut un charivari indescriptible, les soldats hurlaient et frappaient leurs gamelles de leurs cuillers. Un grenadier cria : « Ven den oorlog was 't crosse en l'air ; nu is l'gaan vechten (2) ». Un autre cria sous le nez de Vandervelde : « Babagas ! »

Un lieutenant, aujourd'hui major, dut sauver Vandervelde — qui n'en pouvait mais.

Les savons Bertin sont parfaits

Jusqu'à vingt !

Un de nos plus aimables députés, notre ami B... est atteint d'une calvitie célèbre.

Dernièrement, il se trouve en visite chez un homme de lettres de ses amis.

L'enfant de la maison, un joli bambin de six ans, grimpe sur les genoux du député :

« Tiens, m'sieu, pour m'amuser, je vas compter tes cheveux ! »

— Ce sera te donner bien du mal...

— Ah ! mais, dis donc, toi, fait le gamin vexé, je sais compter jusqu'à vingt, tu sais !... »

Une histoire anglaise

Nous la dédions respectueusement à Célestin Demblon, le vengeur de Rutland.

La conférence se termine lentement dans une atmosphère soporifique. Encore dix minutes de patience.

« Maintenant, déclare l'orateur, nous avons examiné tous les héros immortels de cette tragédie, sauf Hamlet. Je vous le demande, où allons-nous placer Hamlet ?... »

Le petit homme mélancolique du dernier rang se leva de sa chaise avec résolution :

« Vous pouvez l'installer à ma place, je f... le camp. »

Un scandale

Lu, ou plutôt relu, sous ce titre, dans le numéro du P. P. daté du 5 février 1914 :

Cet immeuble écroulé, boulevard du Nord, entre le passage du Nord et la rue Saint-Michel, c'est la dent qui manque dans une jolie bouche, c'est le trou noir de Fantine. Voilà

(1) Que dit-il ? Que nous devons nous faire tuer, que nous devons encore combattre.

(2) Avant la guerre, c'était crosse en l'air ; maintenant, il faut nous battre !

plusieurs années que ce spectacle déshonore la plus vivante et la plus moderne de nos promenades.

C'est, à proprement parler, un scandale.

L'administration communale n'a-t-elle rien à dire dans cette affaire ?

Il y aura bientôt dix ans que la maison s'écroula.

OTARD le Cognac le plus réputé

Le tiroir aux souvenirs

De son cahier, clos depuis trois ans, le colonel « Quand même » a tiré, pour P. P. ces anecdotes :

Trois jass, au repos, visitent un des cimetières militaires derrière le front. Ils s'arrêtent devant les tombes.

L'un dit : « Si j'étais tué, je voudrais qu'on inscrive sur ma tombe : « Mort au champ d'honneur ».

Le second dit : « Je préférerais, moi : « Mort en héros ».

Le troisième, un pur parmi les purs, dit à son tour :

« Tout cela est très bien ; moi, si je mourais, je voudrais qu'on marque : « Mort contre son goût ! ».

Beaucoup de contre-ordres, au front.

De là la formule : « Tout ordre qui ne sera pas suivi de contre-ordre sera considéré comme non avenu ».

On dit aussi au lieu de la phrase traditionnelle : « Il n'y a plus rien à vos ordres, mon général ? » : « Il n'y a plus rien à vos contre-ordres ! »

Les carabiniers qui sont presque toujours attrapés parce qu'ils arrivent trop tard, ont modifié le proverbe bien connu : « Rien ne sert de partir en temps, disent-ils, il faut quand même courir ».

Depuis une semaine, toutes les nuits, les obus à gaz pleuvent autour de ma ferme. Un jass, rentrant dans le poste téléphonique, après avoir réparé la ligne, me dit : « J'ai failli être ancoixé à l'oxyde de Cambronne ».

Le colonel nous en promet d'autres.

Mirons-nous !

Le Journal de Charleroi est tenu, politiquement, de défendre la candidature électorale d'un citoyen de Roux, M. Alfred Batouille, qui nous n'avons d'ailleurs pas l'honneur de connaître.

Le boniment est d'un bon tonneau ; il mérite d'être reproduit en entier :

« M. Alfred Batouille, sous une écorce qui apparaît à certains quelque peu rude, sous un caractère indépendant et quelquefois « frigorifié », possède cependant un cœur d'or et sait, de temps en temps, montrer à ses vrais amis une affection peu commune.

« S'il ne salue pas toujours, c'est qu'il est souvent distrait ; les fonctions importantes qu'il occupe en ce moment à la société coopérative « La Concorde » l'absorbent plus que l'on ne croit et c'est sans intention aucune qu'il passe parfois près de vous ou de moi, sans donner le coup de chapeau traditionnel. Qui donc, du reste, n'a pas ses petits défauts, et nous, qui nous croyons mieux dotés, ne ferions-nous pas bien de nous mirer ? »

Evidemment, évidemment ! Mirons-nous !

COGNAC BISQUIT

Scène vécue

Un chauffeur brusseleer, au service de particuliers cossus, donne des leçons à une demoiselle d'âge mûr.
 Arrivé au bas d'une côte, dans les Ardennes, il souffle à son élève :
 « — Allez, mam'zelle, lâche tes freins et donne des gaz. »
 La demoiselle ne put lâcher qu'un rire sonore.

Fables express

Il s'en fut, en chantant, cueillir des dahlias.

Moralité :

Chanson et Dahlias.

???

Un pivroit bouquinaut Hamlet et Othello,
 Buvant des alcools dont on avait ôté l'eau,
 Lorsque soudain la mort le frappa sans rien dire.

Moralité :

L'homme quiliche expire !

???

Pour être applaudie, une actrice
 Avait mis dans la salle un rang
 D'oncles et de cousins — moyen plein d'artifice

Moralité :

La claque sent toujours le parent.

Annonces et enseignes... lumineuses

Dans un des ascenseurs de l'« Innovation » :
 Défense de fumer sous peine de renvoi
 ???

Dans les Petites annonces d'un journal de province :
 A VENDRE D'OCCASION
 VELO POUR DAME N'AYANT JAMAIS ROULE



LE THERMOGÈNE

guérit en une nuit

**TOUX, RHUMATISMES,
 POINTS DE CÔTÉ, LUMBAGOS, ETC.**

La boîte 2 fr. 80; la 1/2 boîte 1 fr. 50

On nous écrit

Le cas de Paul Reboux

Nous avons reçu de M. Paul Reboux la lettre suivante :

Messieurs,

Au moment où je quitte la Belgique, des amis me communiquent « Pourquoi Pas? ».

Les lignes que vous m'avez consacrées dans votre numéro du 21 octobre contiennent des insinuations qui ne peuvent demeurer sans réponse.

Je compte sur votre correction, sans invoquer la loi, pour vous prier de préciser que :

1^o Si j'étais le riche héritier dont vous parlez, je n'aurais pas besoin de m'astreindre, comme je le fais, à des besognes de journalisme dont tout l'intérêt, pour moi, est dans les appointements qu'elles me valent. J'ai gagné ma vie. J'ai le droit d'avoir des opinions de travailleur.

2^o Pendant un an et demi, j'ai séjourné sans répit sur la ligne de feu. J'ai été cité. J'ai reçu la croix de guerre. Je puis parler de la guerre en connaissance de cause.

3^o Je n'ai jamais « déclaré que je ne quitterai plus Zurich », où j'avais été envoyé en mission. J'y suis allé par ordre. J'en suis revenu par ordre. Voilà tout.

Permettez-moi, en terminant, de vous dire que je m'étonne — en ce pays de bon accueil — de voir certains Belges faire de la calomnie la forme de l'hospitalité.

Paul Reboux.

Calomnie! Oh! oh! Il paraît que nous avons touché juste, puisque M. Paul Reboux est si fâché. Aussi bien ne semble-t-il pas connaître très bien le sens des mots. « Calomnie, dit Littré, imputation que l'on sait fautive. » Nos imputations ne sont point fausses et M. Paul Reboux le reconnaît implicitement.

1^o M. Paul Reboux nous assure qu'il n'est pas le riche héritier dont nous parlons. Nous n'avons jamais dit qu'il était un riche héritier. Nous avons dit qu'il était l'héritier d'une illustre maison de mode. Tant pis si les affaires ne vont pas. Saluons Paul Reboux, travailleur conscient et organisé.

2^o M. Paul Reboux nous dit qu'il a séjourné pendant un an et demi sur la ligne de feu. Admettons, bien que... Mais qu'avons-nous dit? Qu'il avait passé la plus grande partie de la guerre sur le front de Zurich. Un an et demi, ça fait dix-huit mois; la guerre en a duré cinquante-deux.

3^o M. Paul Reboux prétend qu'il est allé à Zurich par ordre. M. Paul Reboux nous croit vraiment trop naïfs; on sait à la suite de quelles sollicitations s'obtenaient ces ordres.

Ceci dit, que M. Paul Reboux ait pour la guerre et les coups une horreur aussi personnelle que philosophique, ça le regarde. C'est son droit. Mais où il outrepassa son droit, c'est quand il vient faire, en Belgique une propagande antimilitariste qui sert la propagande antifrançaise. Au moment où nous, Belges, nous nous efforçons de resserrer les liens qui unissent la Belgique et la France, parce que nous croyons servir ainsi les intérêts de notre pays, aussi bien que ceux d'une civilisation qui nous est infiniment chère, il est pénible de voir un Français venir contrecarrer nos efforts et faire le jeu de ceux qui cherchent à rompre une alliance où nous voyons la sécurité de nos deux pays. On avait annoncé que le général Sarrail viendrait faire des conférences en faveur du service de six mois. Nous avons signalé les inconvénients qu'il y avait pour un général français à se mêler de nos affaires intérieures; cela a suffi pour que le général Sarrail ne vint pas.

M. Paul Reboux eût été bien inspiré en observant la même réserve ou en nous parlant d'autre chose que de ses « Drapeaux ».

Et puis, ce rôle d'apôtre lui va vraiment trop mal. Il n'a ni l'ampleur de Pioch, ni la verve pathétique et tourneboulatoire du ménage Marx...

Monsieur « Pourquoi Pas ? ».

Est-il vrai que, sur le drap-peau de La Louvière (soldat brisant son fusil), un détail avait été oublié par la brodeuse ?

Les uns disent qu'il manquait la tête de Sassenbach ou l'échine de Vandervelde sous les fragments de l'arme brisée. Auriez-vous l'obligeance de nous fixer ?

Un grenadier-lecteur,
un peu sot peut-être,
mais pas scialiste du tout.

Nous incomptétons.

Dans votre « Coin du Pion », page 704, vous parlez d'« h aspiré ».

Permettez-moi de vous dire que l'« h aspiré » n'a jamais existé, n'existe et n'existera jamais dans aucune langue.

La respiration comporte deux phases: l'aspiration de l'air extérieur dans les poumons et l'expiration des poumons vers l'atmosphère des produits de la combustion.

Essayez donc de prononcer la lettre H pendant la période d'aspiration !

Pendant la période d'expiration, au contraire, cela va tout seul.

Il faut donc dire un « h expiré » et non un « h aspiré ».

Dorénavant, nous le dirons froidement.

Mon cher « Pourquoi Pas ? ».

Dans « Le Soir » du 27 octobre, je lis un article intitulé: « Mise au point de M. Destrées... ». Comment peut-on articuler contre moi ce grief? A la tête du service, j'ai placé Mgr Ruten, frère du R. P. Ruten, fonctionnaire catholique, par conséquent. »

Voilà un « par conséquent » qui n'est pas clair !

M. Destrées aussi est catholique, puisqu'il est le frère de feu Dom Bruno Destrées.

Bien cordialement à vous.

Dame...

B.

ANCIEN TERRASSIER accepterait place valet de chambre dans bonne maison avec maximum de travail : deux heures par jour. Cognac à volonté. Chaussures fournies par la maison. Les postulants sont priés d'envoyer certificats avec photographies, boîte 42, Poste Centrale, initiales K. Z.

Subscription pour le monument à élever à Paris à la mémoire des Soldats Belges morts en France

Report des listes précédentes	fr. 82,571.92
M. E. Piret, traducteur à Malmédy	5.-
L'équipe de football de l'École d'Aviation, après un match contre l'Excelsior F.C., de Hasselt ..	30.-
Le commandant Rombeaux (2 ^e souscription) ...	81.-
Société « Les Sans Nom », de Bruxelles, versement d'une partie de la recette produite par la fête donnée le 25 septembre, au Palais d'Egmont	1,470.-
Total	fr. 84,157.92



Le drapeau des substitués

Le syndicat minoritaire des substitués des procureurs du Roi doit inaugurer son drapeau fin novembre.

Nous avons pu le voir dans les ateliers du maître brodeur Van Stryberg. D'un peu loin, on ne distingue d'abord, sur un fond d'azur, que trois lunes d'or. De plus près, on reconnaît que l'emblème est plus compliqué et qu'il représente une trinité de substitués s'essuyant le... rond de cuir: l'un avec l'hermine de sa robe, le second avec les feuillets d'un code pénal qu'il a débité en serviettes, le dernier avec une apostille portant la signature grossie et flamboyante de M. le Procureur général.

Le caractère artistique de l'œuvre est au-dessus de toute louange.

Il paraît cependant que M. le Procureur général, gardien rigoureux de la discipline judiciaire, s'est ému de cet emblème et de la cérémonie projetée et qu'il a menacé d'exercer en personne des pousuïtes contre ses subordonnés.

Ceux-ci, froissés de le voir prendre la mouche sans raison, sont allés trouver M. Vandervelde, qui leur avait

promis, il y a plus d'un mois, de présider la fête en qualité de ministre de la justice et de leur remettre le drapeau.

On ne met pas à la porte un ministre, fût-il honoraire. M. Vandervelde fut donc reçu par le Procureur général; il lui remontra que les images n'ont de sens que par l'intention qu'on y attache; que, du moment où l'intention est pure, le symbole est innocent; que, dans le cas présent, Messieurs les substitués n'avaient pas voulu manifester des projets subversifs — extrêmement opposés à leur caractère — mais seulement exalter, avec le noble enthousiasme de la jeunesse, l'ère nouvelle, et d'ailleurs toute proche, où l'humanité, renouée par une sage politique, progressive et consciencieuse, n'aura plus besoin de toges fourrées d'hermine, de code pénal, d'apostilles ni de procureurs généraux et où les substitués actuellement en fonctions seront magistrats un jour par mois seulement, le dernier, et pendant le temps strictement nécessaire pour se présenter aux guichets du Trésor.

L'argumentation était irréfutable. Elle convainquit et calma le Procureur général.

Souhaitons que le jour de l'inauguration, placés par le soleil, il prête son éclat aux trois astres de l'étendard.

CHOSSES DE THÉÂTRE



Sur Nicolas Ambreville

Ambreville est rentré dans la grande Coulisse, celle d'où l'on ne sort plus, malgré les plus chauds rappels. Lui, qui avait si peur des

souffrances de la mort, s'est éteint sans le savoir, sans une plainte, sans un cri, terrassé par une pneumonie foudroyante : à 9 heures du soir, vendredi dernier, il soupa de bon appétit et parlait d'une tournée qu'il allait entreprendre en province ; à 11 heures, il était mort.

Ce fut un heureux. Ce fut un sage. Ce fut un bienfaiteur, puisqu'il nous apporta si souvent ce qui manque le plus aux blasés que nous sommes : un bon rire épanoui et communicatif.

Quand le vieil ami d'Ambreville, le bon chef d'orchestre Alexis Maubourg, mourut, il y a quelques semaines, nous avons reproduit l'autobiographie qu'il publia jadis dans *Pourquoi Pas ?*

Laissons parler les morts : leur personnalité se rapproche ainsi une suprême fois des vivants. Republiions, comme un dernier hommage à la mémoire du jovial artiste, du brave homme, du bon camarade que fut Ambreville, le récit qu'il traça lui-même de sa carrière — en 1912 :

NICOLAS AMBREVILLE

vu et raconté par lui-même

Est-il bien nécessaire que ma biographie soit écrite ? Y a-t-il en Belgique quelqu'un tellement désolé du sort qu'il ne me connaisse pas ?

Enfin, pour les étrangers de passage à Bruxelles et les lecteurs de « Pourquoi Pas ? » habitant Malmédy, Heer-Agimont, Fiez, Saïgon, etc., allons-y tout de même du récit d'un quart de siècle d'exploits.

???

Je m'appelle Van Berkel. En religion, Nicolas Ambreville. J'ai vu le jour à Bruxelles, une nuit d'hiver de l'année 1864. J'étais beau, j'étais gras, j'étais rose, j'étais intelligent ; de ces quatre dans du ciel je parvins, grâce à une nourriture saine et abondante, à en conserver un l'embouppant ; c'est à lui que je dois tout.

En l'an de grâce 1896, on préparait, au théâtre des Galeries, « Les Petits Mousquetaires » ; le directeur avait besoin, pour la pièce, d'un jeune artiste ayant un « beau, gros, gras bras blanc ». On interrogea vainement, pour se le procurer, les agences dramatiques les plus en vogue de Paris ; toutes les réponses étant négatives, le directeur dut jeter son dévolu sur un amateur, ancien élève du Collège Saint-Michel et de l'École moyenne. Cet amateur, c'était moi : Ambreville était né à la vie de la rampe !

???

Me voilà lancé ! Après « Les Petits Mousquetaires », je jouai « Nitouche », « Lilli », « Les Brigands », etc. Je gagnais 150 francs par mois, mais je fus bientôt augmenté, grâce à un incident imprévu : dans « Les Brigands » (j'y jouais un des lieutenants de Falsacappa), le rôle du ténor était tenu par... ma foi ! appelons-le X... ; ce ténor aimait beaucoup la France et encore plus les produits vinicoles qu'elle exporte, si bien qu'un soir, au moment du spectacle, il fut pris d'une attaque de « delirium tremens », qui le mit dans la totale impossibilité de recueillir les bravos d'un public idolâtre. Potier, le premier comique de l'époque, me courut après dans le passage des Princes et me dit : « Mon petit, tu vas nous aider à sauver la recette ; remplace-moi dans Piédro et moi : je parlerai « Falsacappa ! » — « Drôle d'idée, lui répondis-je : il y aura ainsi deux mauvais rôles. Pourquoi ne me laisses-tu pas plutôt jouer moi-même Falsacappa ? » — « Tu oserais ? » — « Tu vas voir... »

Nous montâmes faire un raccord avec le chef d'orchestre qui, dès les premières mesures, s'écria que ça marcherait. Cela ne marcha pas trop mal, en effet ; mon directeur, Carion, me doubla mes appointements — même que cette augmentation fut cause de la déconfiture de la direction : elle sauta l'année suivante.

Je fis ensuite deux saisons au Molère, direction Alhailza. Je jouai là ce qu'on appelle les faux premiers rôles : fallait me voir notamment dans le Régent du « Bossu » ! J'y étais tellement bien que la direction Oppenheim, de l'Alhambra, m'engagea immédiatement pour jouer en marulien un des gendarmes de « Geneviève de Brabant ». C'était le beau temps d'« Ali-Baba », de « La Fauvette du Temple », des « Dragons de la Reine », représentés avec une interprétation et une mise en scène qui, depuis, n'ont plus été égales à Bruxelles. Malheureusement, les théâtres ne connaissaient pas alors la clientèle nombreuse et riche qu'ils connaissent de nos jours : un beau soir, le lustre s'écroura dans les fauteuils et la direction s'écroura également.

???

C'est de cette chute que date mon ère de veine et de succès. Malpertuis, qui avait été avec moi sur les bancs du Conservatoire, dans la classe de Quélus, fut nommé directeur de l'Alcazar : il se rappela la façon fracassante et magistrale dont je récitais :

« Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome » et me fit des propositions pour créer plusieurs rôles dans la Revue qu'il avait écrite avec le fidèle collaborateur de ses débuts.

Nous jouâmes là, pendant sept ans, les seules, les vraies, les bonnes Revues. L'esprit des auteurs y contribuait, certes, pour la grosse part, mais il y avait ce qui n'existe plus maintenant : une camaraderie entre les principaux interprètes, savoir le trio Milo-Crommelynck-Ambreville. Lorsque les auteurs nous liaient la Revue et que l'un de nous trois était, au point de vue des rôles, moins partagé que les autres, on s'arrangeait en camarades. Plus d'une fois, Milo (il faut lui rendre cette justice) alla trouver Malpertuis ou Garnir et dit : « Il faut que Fernand ou le « Dikke » joue ceci !... » On nous réunissait et nous sortions du bureau directeur ayant obtenu satisfaction.

Les temps sont bien changés : actuellement, si, dans une Revue, vous avez trouvé un bon mot ou une répartie plaisante, vous pouvez être certain qu'un camarade vous les pla-

cerà le lendemain dans une scène précédant la vôtre — ou encore, pendant que vous ferez de votre mieux pour détailler un couplet, il attirera l'attention de son côté en attrapant des mouches, en embrassant une choriste ou en faisant la danse du ventre. Parfaitement, monsieur, madame et les enfants : c'est dégoûtant, mais c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier.

Après cela, vous me direz qu'il vout peut-être arrivé d'en faire autant aux camarades? Que voulez-vous! J'ai pris le parfum de l'œillet : on ne peut que gagner en bonne compagnie...

???

En 1898, j'étais aux Galeries, sous la direction Maugé. J'y ai joué toutes les opérettes; j'y fus pendant sept ans — j'ose le dire — le chéri des dames, et voilà six ans que, dans ce même théâtre des Galeries, j'appartiens à la direction de mon ami Fonson. Vous ne le connaissez pas? Yvan le Terrible, quand il est à l'avant-scène; le petit saint Jean-Baptiste après la répétition... mais qu'est-ce que je raconte là! Si jamais il lit ce numéro de « Pourquoi Pas? » je redeviendrai sixième contrebasse, moi qui étais presque devenu, à nouveau, violon-solo...

???

En ces cinq derniers lustres, j'ai eu l'honneur de serrer la main de plusieurs têtes couronnées... Feue S. M. la Reine Marie-Henriette me fit souvent venir à Spa; S.M. Edouard VII, lorsque je jouais « Véronique », à Londres, me fit appeler dans sa loge et me dit : « Vous êtes ainsi amusant que vous êtes gros! » Il voulut me donner l'ordre de la Jarretière... mais j'avais 45 de mollet : impossible de la boucler.

Je suis décoré de plusieurs ordres étrangers; il me manque celui de mon pays; j'y ai pourtant des droits incontestables; vingt-cinq ans de grimaces, père de trois garçons et deux filles, électeur à quatre voix, éditeur de musique... Qu'est-ce qu'il leur faut encore, au ministère?...

???

Je n'ai pas l'outrecuidance de croire ni d'essayer de vous faire avaler un instant que je dois ma popularité à mon talent; je n'en ai aucun, mon directeur me l'a dit. C'est à ma rotondité faciale, à mon ventre surtout, que je dois d'être devenu un artiste à succès... il me précède lorsque j'entre — comme on dit dans « Son Petit Frère »...

Ce défaut corporel mettant en relief les beaux rôles qu'on me confiait jadis, je suis devenu un homme en vue...

Et puis, il y a aussi mon chant. Je chante, oui; j'ai même la prétention de chanter juste, mais, quant à chanter en me-

sure, ce qui, de l'avis de beaucoup de bons esprits, est la qualité primordiale du chanteur, c'est autre chose... J'arrive pourtant à donner l'illusion de la mesure à suivre, grâce à mon chef et ami Maubourg.

Si vous voulez en juger, venez, en septembre, voir « Les Moulins qui chantent », aux Galeries, et ne perdez pas le chef d'orchestre de vue pendant que je vocaliserai. Prenez votre crayon et marquez un point chaque fois que vous verrez Maubourg faire une mayonnaise avec sa baguette : c'est qu'il lance ses musiciens à ma poursuite, tel un torpilleur au secours d'un biplan; prêtez l'oreille lorsque son binocle se dirige de mon côté, et vous l'entendrez m'envoyer, avec son accent de « Nameur » : « Sacré biesse de flamin, va! »

Vous me rendrez service en me disant combien de points j'ai obtenus.

???

Voilà vingt-cinq ans que j'exerce de cette façon ma comptable et joyeuse industrie; je pourrais même dire lucrative, puisqu'elle me rapporte fr. 33.33 par jour, jamais moins, souvent plus. Je travaille huit mois par an; l'été venu, je plante des petits pois, je sème des carottes, je soigne les poussins, pendant le jour, et, le soir, j'endors ma dernière cartouche, pardon! ma nouvelle héritière, en lui fredonnant les airs que l'on me bissait à l'époque où je « représentais mon village », où j'étais l'abbé Bridaine, Nicobar, Séraphin, où j'imitais Sarah Bernhardt et Sada Yacco...

J'espère que cela durera longtemps encore de cette façon; je ne désire qu'une chose : c'est que les générations futures chantent, en se souvenant de moi :

« Mais il avait la gueule si sympathique!... »

Nicolas Ambreville.

Pressentiments

Chose curieuse : Ambreville, encore que très bien portant trois heures avant la mort qui le foudroya, avait eu le pressentiment de sa fin prochaine. Il avait rencontré, par hasard, jeudi, le ténor Anseau :

« — Que fais-tu à Bruxelles? »

— Je reviens d'Anvers, et je retourne à Paris.

— Avant ton départ, tu chanteras ma messe. »

Anseau se mit à rire — et l'on parla d'autre chose.

Le lundi suivant, devant une assemblée recueillie, et dans une église comble, Anseau chantait la messe d'Ambreville...

Le mur aux affiches

Vergift — Poison!

PROLÉTAIRES!

Méiez-vous des produits Jacquemotte!

Ne prenez que les

PILULES VANDERVELDE

le seul antidote efficace des poisons démagogiques.

USAGE EXTERNE — SUCCES GARANTI

MORT AUX CAPITALISTES!

VIVENT LES GREVICULTEURS!

Pour vos grèves,

Pour vos manifestations,

Pour vos revendications,

Pour vos révolutions,

adressez-vous de confiance à la

MAISON JACQEMOTTE

(ci-devant Maison du Peuple, Bruxelles)

On traite à forfait

VOTEZ POUR ELLE!

AGENCE VAN DE VYVERE & C^o

Siège social : Ministère de la Justice

Rue de la Loi, Bruxelles

Pour cause de départ précipité des anciens locataires et pour quelques jours seulement

Les personnes désireuses d'entrer dans

L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE

ou les services qui en dépendent

(greffes, prisons, cours et tribunaux, etc., etc.)

et qui peuvent justifier d'opinions flamigantes bon teint (passivistes ou activistes) sont invitées à s'adresser en toute confiance à

L'AGENCE VAN DE VYVERE & C^o

qui leur assurera une position stable et sûre.

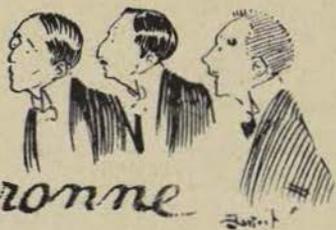
Préférence sera donnée aux activistes condamnés par les tribunaux belges.

MATEZ-VOUS D'EN PROFITER

avant la liquidation de la firme.



La Parole est à la Baronne



M. Elias Brancomir, maître d'hôtel chez Mme la baronne Zeep, née Mélanie Styseltrut, continue à noter, pour « Pourquoi Pas ? », les phrases typiques qu'il entend prononcer aux réceptions, thés-cramiques et dîners de la baronne.

Nous relevons, sur son carnet, quelques-unes de ces curieuses énonciations :

— Je lis tous les jours les « Hémorroïdes de la Guerre » dans la Nation Belge.

— Nous avons acheté une petite Citronnelle pour nos courses en ville.

— Quand il fait froid, il met une culotte sur sa fausse perruque.

— Toutes leurs marchandises, n'importe lesquelles, sont expédiées en frac.

— Il paraît qu'il s'est cassé la canicule au-dessus du genou.

— Aller à la Conférence de Genève, ça est une chose que je ne voudrais quâmemé pas faire... Merci bien, pour passer pour un genevéliste ! (Il rit avec fracas.)

— Non, non, croyez-moi, l'auto, ça n'est pas dangereux. Mais qu'est-ce que je trouve que ça est dangereux, ça est les motocyclettes avec comme une barquette à côté, les « sleeping-car », comme on dit.

— Avec un clou, ça tombait toujours ; alors, je l'ai fait visseler : ça tient plus solide.

— J'ai si mal à mes cors au pied depuis deux jours que je dois absolument aller chez le pédéraste.

— Mon mari sait pas bien contre la marche. Aussi, il a pris, cette année, un permis de chasse pour aller pêcher.

— Ça est bon, les pikkels, surtout ceux de « Cross & Blackwell ». Mon père, qui a été la pendant la guerre, m'a dit que c'est la plus grande fabrique de moutards de toute l'Angleterre.

— L'argent, qu'est-ce que ça peut bien me faire pour acheter ? J'ai le !

— Cette année, toutes les cerises de notre jardin ont été mangées par les moineaux. Mon gamin passait des journées entières à tirer ces vilaines bêtes avec une catalque et des petits plombs.

— Demain, je dois aller à l'enterrement de mon beau-frère. J'ai été chez le chapelier faire mettre une crépe autour de ma buse.

— Il n'y a encore que l'huile de raisin qui me fait aller.

— On a eu des pommes de terre isolées, ce midi, pour manger.

— Vous êtes trop fort : vous devriez mettre deux cents sucres de chaque côté de votre dos pour tirer les mauvais sangs.

— Ma bonne est allée chercher des singe-wiches chez le boulanger.

— Je me suis escroqué le bras en prenant la tétie-e dans l'armoire.

— Je mange des pommes pour mon ventre : ça lui fait plaisir.

— Figurez-vous qu'il a un frère que personne n'a jamais connu. Mais moi, je l'ai vu : c'est un enfant mort-né ; on l'a conservé dans un bocal d'alcool : c'était un idiotcéphale.

— Est-ce que vous avez entendu dire que ce Norvégien allait de nouveau encore une fois faire une exploration dans l'océan Arthritique ?

— Est-ce que ça est vrai que ce de Volterra, qui est le directeur de l'Albambra, est occupé à discuter avec Lloyd George pour les affaires de l'Irlande ?

— On a eu une fameuse panne en route : figurez-vous que, comme on arrivait près de Vielsalm, notre chambrière a éclaté !

— Son mari a assisté, en Espagne, à un corridor de taureau.

— Mon appartement est si facile ! Vous devriez voir ça ! Toutes les places sont d'arrache-pied : il y a partout des portes d'excommunication.

— Celui-là peut dire qu'il a de la chance : il a toujours le vent en croupe.

— C'est dommage que ce spectacle, c'est toujours la même chose : il faudrait un entremets de temps en temps.

— Vous n'aurez pas votre lettre de retour. Il y a un avis sur ce journal qui dit que les manuscrits non incinérés ne sont pas rendus.

— Le médecin a tout de suite dit qu'il fallait lui mettre les ventouses sacrifiées.

— Mon docteur m'a écrit des lunettes pour lire tout près. Il dit que je suis presbytère.

— Cet homme voit joliment clair dans les affaires : il a des yeux de larynx.

— La femme qui demeure la porte à côté est sujette aux faims caniches : ses boyaux savent crier qu'on dirait petit chien.



Chronique du sport

Voici une petite histoire, toute récente, dont le bon peintre Jean Landy ne se vante pas!...

Un Zeep se présente dernièrement dans son atelier, avec un mot de recommandation d'un ami commun et la conversation s'engage aussitôt.

« J'ai acheté une voiture automobile de 60,000 francs et je voudrais avoir le portrait de ma voiture de 60,000 francs avec moi dedans. Combien? »

Landy qui avait instantanément jugé l'intérêt artistique que présentait le sujet proposé, répond:

— C'est que, voyez-vous, je ne fais presque plus de portraits et je réussis très mal les autos... Je n'ai jamais rien compris à la mécanique!

— Qu'est-ce que vous peignez, alors?

— Des fleurs.

— Eh! bien, ça arrange tout; comme c'est un cadeau que je veux faire à ma femme pour sa fête, vous peindrez un gros bouquet de fleurs, d'où ne sortira que mon buste avec seulement le volant de mon automobile de 60,000 francs. C'est très joli, j'ai déjà vu ça sur des cartes postales coloriées. »

J. Landy ne s'en est tiré qu'en simulant une crise cataleptique! ...

???

Courte et bonne:

Le Cercle de Natation de Bruxelles organisait, il y a quelques jours, une fête internationale de propagande qui lui coûta les yeux de la tête.

Le fisc lui réclama 30 p. c. de la recette brute!

Pourquoi, diable!

— Dans le hall du bassin de natation, il y avait un buffet; et six musiciens jouèrent des pas redoublés et des polkas, entre les épreuves nautiques.

En conséquence l'établissement était catalogué: dancing!

Ah! ma rate...

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles
IIIIII BANDES PLEINES JENATZY

L'Aéronautique militaire inaugurerait, officiellement, samedi dernier, son nouveau terrain de sports à l'aérodrome de Haerem. Les championnats d'athlétisme de l'aviation avaient été organisés à cette occasion: une vraie première, on le voit!

La Ligue Belge d'Athlétisme était représentée à cette réunion par son président et trois membres de son comité. Le Club Sportif de Schaerbeek, en la personne de plusieurs de ses dirigeants, était également présent.

Les « civils » purent se rendre compte du magnifique effort fourni par le chef de corps, les officiers et le personnel de l'Aéronautique, pour doter notre V^e armée d'un « stade » modèle, sans le secours d'aucun crédit, ni d'aucune intervention étrangère.

M. Pape, président de la L. B. A., — organisme civil — voulut bien conclure par un énergique: « Parfait! »

Nous n'avons pu, malheureusement, recueillir l'opinion d'aucune compétence militaire, la « Section des sports et de l'éducation physique de l'armée » n'ayant délégué aucun officier à cette réunion.

Signalons, en passant, que 1,500 « jass » environ avaient pris part aux épreuves éliminatoires d'Escadrilles: 600 hommes aux concours de Groupes et une bonne centaine aux championnats finaux.

Voilà de la vraie et utile propagande en faveur de l'éducation sportive et physique à l'armée.

Peu de paperasseries... mais des épreuves!

Et n'est-ce pas aussi un excellent moyen pour rendre le séjour des jeunes gens, à la caserne, plus intéressant, plus agréable, plus profitable hygiéniquement parlant!

???

Le bilan de la dernière « matinée » du Palais des Sports de Bruxelles peut se résumer ainsi: très beau programme, très belle recette.

Quelqu'un fit la remarque à notre ami E. Van Hammée:

— Donnez du bon sport cycliste, vous aurez des salles comblées.

Mais le directeur de notre Vél. d'Hiv. riposta du tac au tac:

— Non! non, je ne puis pas toujours donner de beaux programmes, ça dégoûterait le public...

Victor BOIN.

—15— Salon belge de l'Automobile et du Cycle: concessionnaire exclusif de la publicité dans « Pourquoi Pas? », M. Borghans junior, 14, rue Camille Simoons. Téléphone B. 146.29.

Petite correspondance

Alphonse L... Mons. — Elles ont déjà paru dans *Pourquoi Pas?* Et nous qui pensions que tu connaissais les classiques!...

Poète de « La Ballade des Barons ». — Vous avez été mieux inspiré d'autres fois... trouvez pas?

De Kemmel. — Vous en avez de bonnes, avec votre houpelande gallicane et vos dépôts résiduaire!... A quelle prothèse... tation concertante ne se livreraient pas nos honnêtes lecteurs? Faites tout de même comme le nègre. Shake hand.

Les cinq quarts bock. — Une enquête est ouverte sur les titres de votre candidat à accéder au kastarat.

Emile. — Ce serait une erreur de croire que, parce qu'il est sujet aux rhumes, l'homme doit être classé parmi les ruminants.

D. V. — On vous a exactement renseigné: le médecin qui a trouvé le moyen de guérir les lanternes sourdes est bien le même que celui qui a inventé le célèbre parachute pour les cheveux.

Major B... — Vous nous avez habitués à mieux...

Le Coin du Pion



De l'Echo de la Sambre, du 29 octobre, à propos d'une protestation du conseil communal de Monceau-sur-Sambre :

Le bois de Hameau est l'endroit le plus sobre et le plus pittoresque des environs de Charleroi.

Après la sécheresse de cette année, on comprend que les bois soient devenus sobres.

???

Du Carillon d'Ostende, 29 octobre, compte rendu de « Het Hollandsch Wijfje », à la Scala :

La réputation de la pièce... contribua grandement au succès de la quête dont nous parlons ailleurs... Une quête ne peut, en effet, que grossir entre les mains de chéries du public, comme Miles X..., Y... et Z...; elles ont gentiment promené leur sourire parmi les spectateurs.

Tout commentaire dépareraît cette flatteuse appréciation.

???

De Gérard Bauer (article sur Laforgue à Berlin, Echo de Paris, 26 octobre 1921) :

En 1881, il y a donc trente ans...

Cette arithmétique est un peu sujette à caution:

???

Dans le même numéro de l'Echo de Paris, un correspondant écrit de Strasbourg :

... Depuis quelque temps, les neutralistes se départissent de leur réserve...

Faut-il donc renvoyer les correspondants de l'Echo de Paris à l'école primaire, pour qu'ils y réapprennent à conjuguer les verbes ?

???

La Nation belge du 29-10-21 (La Mode d'Aujourd'hui) nous annonce que, pour la saison prochaine,

... les manches courtes devront moler le haut du bas.

Préparons-nous, Messieurs, à baisser les yeux!

???

Du Soir du 30 octobre 1921 :

Deux servantes couchant ensemble, demandées pensionnat garçons de B... URGENT.

Il s'agit peut-être de sujets pour des expériences se rattachant au cours de physiologie.

???

De la Gazette du 24 octobre :

Il est question de jeunes nègres à Matadi :

... Tout le nu qu'on leur voyait : les bras, le cou, la gorge largement décolletée, reluisaient, comme la chair de bronze d'une Vénus de Médicis...

Mettons que ce soit du marbre bronzé par le temps.

???

L'Indépendance belge publie des extraits des « Pensées inédites » de Grétry :

Il n'est que la marche inviolable de la Nature qui fasse réfléchir l'homme puissant et l'avertisse qu'il ne peut sortir du



*Vous n'oublierez
- - pas - -
vos vacances*

:- :- si vous emportez un

KODAK

En une demi-heure vous
pouvez vous servir d'un

KODAK

Il y a des Kodak de tous prix

DEMANDEZ RENSEIGNEMENTS CHEZ LE MARCHAND D'APPAREILS KODAK DE VOTRE LOCALITE

KODAK L^{TD} (Dép^t B 2)
35, rue de l'Ecuyer, BRUXELLES

**DES VACANCES SANS KODAK
SONT DES VACANCES MANQUÉES**

cercle humain. J'ai vu, oui, j'ai vu deux bouches copuler sur le nez d'un roi vivant et non endormi : quelle audace !

L'Indépendance ajoutée :

Il s'agit sans doute ici de Louis XVI, dont le nez bourbonnien offrait assez de surface aux ébats reproductifs de ces diptères.

Si c'est là le seul profit que tire notre confrère de la pensée ingénieuse de Grétry et de sa conclusion intéressante, sa méditation ne vaut pas cher.

???

Du Bien public, 30 octobre :

Dix évergumènes qui hurlent font plus de vacarme que mille personnes bien équilibrées qui se taisent.

Evidemment. Et il n'est même pas nécessaire qu'ils soient à dix pour cela.

???

De la Gazette, 1^{er} novembre :

Notre législation continue à ignorer le crime d'espionnage commis par les étrangers.

Il y a plus de vingt ans que tous les bons esprits demandent une loi à ce sujet.

Les bons esprits ont été servis, quoi qu'en pense notre confrère : par la loi du 4 août 1914.

???

Dans le journal *Médecine et Hygiène* (article sur le Dr Jules Loin) le Dr Thœlen appelle ce praticien « accoucheur de têtes couronnées ».

Bacchus est issu de la cuisse de Jupiter et Minerve est sortie tout armée du cerveau du père des dieux ; mais nous ignorions que les princes sortissent des têtes couronnées.

Compagnie Belge pour les Industries Chimiques

RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION
à l'Assemblée du 27 octobre 1921
MESSIEURS,

Nous vous avons convoqués en assemblée générale, conformément à la loi et aux statuts, pour soumettre à votre examen et à votre approbation le bilan et le compte de profits et pertes arrêtés au 30 juin dernier, et pour vous faire rapport sur les opérations de la compagnie pendant son dernier exercice social.

Bilan au 30 juin 1921

ACTIF

Frais de constitution et d'augmentations du capital	fr. 415,175.27
Ce sont les honoraires et débours du notaire, les frais d'enregistrement, le coût d'impression, de timbrage et de régularisation des actions et certificats nominatifs.	
Ce compte a été réduit du montant de la prime de 5 francs sur les actions émises en 1920 et des deux premières annuités d'amortissement.	
Immeuble	fr. 173,523.27
Coût d'acquisition et d'aménagement de l'immeuble du siège social.	
Mobilier	fr. 1.—
Actionnaires	fr. 30,000,000.—
80 p. c. restant à appeler sur les 100,000 actions nouvelles émises en juillet 1920.	

Portefeuille fr. 25,099,871.39

Nous avons pris une participation importante à la constitution de la Compagnie Progil Belge et Extraits Tannants et Colorants d'Hemixim et de la Compagnie Belge des Produits Chimiques de Schoonaerde; nous avons également participé à l'augmentation de capital de la Société de Produits Chimiques de Droogenbosch et pris un intérêt dans la Société des Four à Coke Semet-Solvay et Piette.

Les valeurs du portefeuille sont maintenues à leur prix d'acquisition.

Participation Usine de Burgh	fr. 4,166,964.82
Sommes investies dans l'exploitation de l'usine de fabrication d'engrais phosphatés de Burgh.	

Disponibilités	fr. 3,095,636.02
Banquiers, débiteurs divers et prêts aux sociétés filiales.	

Fonds disponibles et avances aux sociétés filiales.

Comptes d'ordre:

Versements à effectuer sur titres du portefeuille fr. 6,113,500.—

Cautionnements des administrateurs et commissaires	fr. 250,000.—
	fr. 6,363,500.—

Sous la même rubrique vous trouverez au passif la contre-valeur de ces postes.

Total de l'actif: fr. 59,300,371.70

PASSIF

Capital	fr. 50,000,000.—
---------	------------------

Représenté par 200,000 actions de 250 francs et 20,000 parts de fondateur sans valeur nominale.

En augmentation de 25,000,000 de francs par l'émission en juillet 1920 de 100,000 actions nouvelles, jouissance du 1^{er} juillet 1920.

Créditeurs divers	fr. 41,478.—
-------------------	--------------

Ce sont principalement les obligations à rembourser et coupons restant dus par la Compagnie Générale des Nitrates, dont nous avons repris le passif.

Comptes d'ordre:

La contre-partie se trouve à l'actif	fr. 6,363,500.—
--------------------------------------	-----------------

Profits et pertes:	
Solde	fr. 2,895,393.70

Total du passif: fr. 59,300,371.70

En conformité de l'article 33 des statuts, nous vous proposons la répartition suivante du solde bénéficiaire ci-dessus de fr. 2,895,393.70 :

5 p. c. à la réserve légale	fr. 144,769.96
Premier dividende: 6 p. c. du montant versé sur les actions, soit sur 30 millions	fr. 1,800,000.—
Sur l'exédent de fr. 950,624.02:	
5 p. c. au conseil d'administration et au comité des commissaires	fr. 47,531.90
5 p. c. au comité de direction	fr. 47,531.90
Sur le surplus de fr. 855,561.62:	
Deuxième dividende de 2 francs par titre au 200,000 actions	fr. 400,000.—
Dividende de 20 francs par titre aux 20,000 parts de fondateur	fr. 400,000.—
Il restera un solde à reporter de fr.	fr. 55,861.08

Votre vieille
bronchite
guérira

Si vous prenez cet hiver le

SIROP GRIPEKOVEN

au lactophosphate de créosote

Souverain dans toutes les affections
des voies respiratoires, rhume,
bronchite, tuberculose, catarrhe,
asthme, grippe, etc.



**PRIX DU FLAGON :
4 FRANCS**



En vente à la

PHARMACIE GRIPEKOVEN

37-39, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES

On peut écrire, téléphoner
(n° Bruxelles 3245) ou s'adresser
directement à l'officine
Remise à domicile gratuite dans
toute l'agglomération

Envoi rapide en province (port en sus)

Dépôt des

spécialités Gripekoven pour Ostende et la région :
Pharmacie De Vriese, 15, place d'Armes, Ostende



**RHUM
EXCELSIOR**



SEUL CONCESSIONNAIRE POUR
LA BELGIQUE ET LE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG :

A. J. SIMON & FILS
René SIMON Succr
BRUXELLES

Fournisseur de la Cour de Belgique

TROWER & SONS
LONDON OPORTO
**PORT & SHERRY
WINES**
Dépôt : A. J. SIMON & FILS
BRUXELLES, NID. 111

TROWER & SONS PORT-SHERRY
LONDON - OPORTO WINES

SPIRITUEUX & VINS

E. MERCIER & Co GOUT AMÉRICAIN
VINTAGE 1911

A. J. SIMON FILS. René Simon Succr
Fournisseur de la Cour de Belgique
Rue Fontaines, 28, BRUXELLES-MIDI. T. 61.8316

QU'EST-CE QU'UN KASTAR ? Le kastar, mot vieux bruxellois, c'est l'as moderne. Pour devenir Kastar, il faut avoir prûné à quelque moment. Ce peut être par une qualité morale, physique, professionnelle, ce peut être par un geste, un mot, une aventure. De même que la valeur, le kastar n'attend pas le nombre des années. Chacun des Conseils communaux du Grand Bruxelles présentera deux kastars à notre concours, **POURQUOI-PAS ?** publiés chaque semaine le portrait d'un kastar, et ses titres au kastarat. Le suffrage universel de nos abonnés et abonnés au nombre décidera en dernier ressort, après les éliminatoires d'usage, le nom, destiné à passer à la plus lointaine postérité, du **SUPER-KASTAR**.

PARMI TOUS LES KASTARS DES CONSEILS COMMUNAUX DU GRAND BRUXELLES,

Quel est le Super-Kastar, le Kastar de la Kastogne ?

LE CONSEIL COMMUNAL DE BRUXELLES PRÉSENTE AUX SUFFRAGES DES LECTEURS ET LECTRICES DU **POURQUOI-PAS ?**

M. OMER MOYSARD

CONSEILLER COMMUNAL, ANCIEN COMBATTANT ET AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

DEVISE

Je lui rentre dans le chou !

(O. MOYSARD. *Œuvres complètes*)



RÉFÉRENCE :

Bossuet

Cicéron

Van Koppernolle

Entré au Conseil communal comme combattant, n'a pas tardé à se rendre compte qu'au sein de ce conclave la consigne est de se soucier de la corporation des agents de change comme un marsouin d'une compote de pommes.

Il était bon, cependant, de faire entendre à ces peu reconnaissants magistrats communaux que lui, le combattant, avait sa propre notion de ses devoirs envers ses confrères de la Bourse.

Fort de sa compétence, il prononça une harangue, dans laquelle il exposa ce qu'il fallait dire.

On a pu lire, dans le *Compte-rendu des séances du Conseil communal*, comment il exposa le piteux état de conservation de locaux et du mobilier de la Bourse. Ne se laissant arrêter ni par les interruptions, ni par des objections à propos de compression des dépenses, il conclut à une reconstitution des installations, actuellement dépourvues de confort, du marché financier de la capitale.

Toute la Bourse est prête à lui apporter son concours dans la réalisation de cette œuvre considérable. Elle est unanime à tenir pour un Kastar parfait, digne de se présenter sans faiblesse au concours pour le **SUPER-KASTARAT**.

M. OMER MOYSARD se présente avec le n° 1 dans la
TROISIÈME CATÉGORIE DES KASTARS :
« GRANDS VINS EXTRA (CUVÉE RÉSERVÉE) »